

# FLORÉAL

REVUE LIBRE D'ART & DE LITTÉ-  
RATURE. — FREIE RUNDSCHAU  
FÜR KUNST UND LITTERATUR

Franz Clement — Eugène Forman  
Paul Fort — Maurice Gandolphe — Ferd. Hegermann  
Marcel Noppeney — Madame Poirier  
J.-J. Van Dooren — Batty Weber  
Nic. Welter •

N° 8

1 XII 1907

LUXEMBOURG

JOSEPH BEFFORT  
IMPRIMEUR

# FLORÉAL

---

## SOMMAIRE DU N° 8.

## INHALTSANGABE VON N° 8.

MARCEL NOPPENNEY :	<i>Paul Fort</i> (étude littéraire) . . . . .	Page	65
FRANZ CLEMENT :	<i>Einiges über Nietzsche</i> . . . . .	Seite	70
PAUL FORT :	<i>Balade française: Ile de France</i> . . . . .	Page	77
NIC. WELTER :	<i>Regentrost</i> (Gedicht) . . . . .	Seite	83
MAURICE GANDOLPHE :	<i>Le cercueil de la baronne</i> (nouv. suite) . . . . .	Page	84
EUGÈNE FORMAN :	<i>Puckis Erdenfahrt</i> (Roman) 12 . . . . .	Seite	92
MARCEL NOPPENNEY :	<i>La dernière nuit de Don Juan</i> (Poème) . . . . .	Page	104
BATTY WEBER :	<i>Santa Lucia</i> (Novelle, Schluss) . . . . .	Seite	107
MADAME POIRIER :	<i>Féminisme opportuniste</i> (fin) . . . . .	Page	140
FERD. HEGERMANN :	<i>Gedichte</i> . . . . .	Seite	119
J.-J. VAN DOOREN :	<i>Charles Van Lerberghe</i> (notice biograph.) . . . . .	Page	120
FRANZ CLEMENT :	<i>Deutsche Litteratur</i> . . . . .	Seite	123
"	<i>Luxemburgisches</i> . . . . .	"	126
MARCEL NOPPENNEY :	<i>Bibliographie</i> . . . . .	Page	126
"	<i>Les Revues</i> . . . . .	"	127

---

Les manuscrits non insérés ne sont rendus que sur demande expresse de l'expéditeur, accompagnée des frais de port.

Unverlangte Manuskripte werden nur zurückerstattet, wenn Rückporto beiliegt.

## **Les Hôtels recommandés.**

### **LUXEMBOURG**

**Grand Hôtel Brasseur** — Beyens-Wehrli, propr.  
**Hôtel de l'Ancre d'or** — Angelsberg, Propriétaire.  
**Hôtel Niedner**, Place d'Armes — Niedner, Propr.

### **BEAUFORT (Petite Suisse luxembourgeoise)**

**Hôtel Bleser** — J. Bleser, Propriétaire.

### **DIEKIRCH**

**Hôtel des Ardennes** — M<sup>me</sup> Nelles-Heck, Propriét.  
**Hôtel du Midi** — Kohn frères, Propriétaires.

### **MONDORF-LES-BAINS**

**Grand Hôtel de l'Europe** — M<sup>me</sup> Diderrich, Prop.

---

---

## **Restaurants recommandés.**

### **LUXEMBOURG**

**Au petit Duval** — Boulevard du Viaduc.  
**Restaurant Niedner** — Place d'Armes.

---

---

## **Les Cafés recommandés.**

### **LUXEMBOURG**

**Café Amberg** — Rue de la Porte-Neuve.  
**Café du Commerce** — Place d'Armes.  
**Café Français** — Place d'Armes.  
**Café Jentgen** — Place d'Armes.  
**Grand Café** — Place d'Armes.

### **DIEKIRCH**

**Café de l'Esplanade** — Esplanade.



Nach Vorschrift  
des berühmten  
**Doctor  
Boerhaave**

bereitet  
ist

# BUFF'S BITTER

der beste  
der Welt!

Alleiniger Fabrikant  
Ludwig Buff Nachfg.  
Echternach  
Überall zu haben.

## LUCIEN CAHEN

GRAND'RUE LUXEMBOURG GRAND'RUE

Grand  
choix de **CIGARES**

DE TOUTE PROVENANCE

BOCK — HENRI CLAY — LOPEZ — EDEN —  
ALBUERNE — HAMBURGS STOLZ — DIPLOMATOS

CIGARETTES © LEWES PIPES © TABACS FINS

EN VENTE

à la librairie **Bück**, rue du Curé, Luxembourg, tous  
les ouvrages mentionnés dans „Floréal.“

Alle in „Floreal“ erwähnten Bücher sind zu haben  
in der **Hofbuchhandlung Bück**, Pastorstrasse.

## PAUL FORT. <sup>1)</sup>

Passionné, sensuel, émouvant, prodigieusement divers, ardent et morne, brutal et raffiné, ingénu et narquois, absurde parfois, délicieux toujours, sincère et compliqué, nous laissant une impression de vertige heureux et d'harmonieux apaisement, Paul Fort, poète paradoxal, nous déconcerte en nous rassurant et mitige d'hésitation l'enthousiasme qui s'impose.

Son lyrisme est universel; il serait le porte-voix du Cosmos si sa perpétuelle vibration n'en faisait plus modernement, le phonographe; sur les cylindres de sa sensibilité il enregistre le chant grave des siècles; dans son œuvre tout s'agite, tout vit, tout frissonne! Il est le chantre du triomphal et éternel cantique par quoi la nature berce le monde; la vie, Paul Fort la voit partout, en tout; si, pour les autres elle n'est que dans les êtres innombrables qui nous entourent, sensibles ou

---

<sup>1)</sup> Ce n'est ici ni une critique, ni une étude; après Pierre Louys, après Remy de Gourmont, après Henri de Régnier, après ce que tant d'autres encore ont dit de Paul Fort, je ne me risquerais pas à pareille tentative. J'ai simplement essayé de résumer des impressions éprouvées très vives, presque violentes. Et si je me suis interdit toute citation, c'est pour éviter plus complètement à ce qui n'est que le résultat d'une émotion littéraire, les allures d'une critique travaillée, réfléchie, inutile —.

M. N.

E

soupçonnés seulement, dans le vol lointain des oiseaux sous le ciel bleu, dans le bourdonnement des insectes autour des fleurs, pour lui elle est encore dans les émanations neuves de la terre que travaille la sève, dans le murmure des feuilles à peine agitées, dans la splendeur de l'air, dans tout l'or du soleil. Elle est dans la torpeur même des choses immobiles, dans le grain de la pierre, dans l'ondulation du sol. Mais elle est en lui surtout, en lui. Elle y bruit, elle en sourd, elle l'enveloppe de toutes ses caresses, le câline entre la douceur de ses bras, l'entraîne, dans un tournoiement immense, à travers les âges et les espaces : il est l'amant héroïque de cette prodigieuse maîtresse.

Joueur de lyre, Paul Fort eut un exemple illustre : Orphée. Il bondit et le dépassa : Orphée charma les animaux ; Paul Fort charmerait même les bacchantes !

Joueur de veille ou de biniou il puisa en lui même tout un folklore, de grâce délicate, menue et naïve, parfumé de saine et forte odeur marine, baigné d'harmonie mélancolique et lointaine.

Aède, il dit les étapes de l'humanité ; après Hugo, après Vigny, après Leconte de Lille, simplement, il écrivit la Légende des Siècles !

Evocateur, il est résolument moderne, et irrésistiblement ; déjà, nous l'avons comparé, avec irrévérence, à un phonographe ; pareillement, ouvrir un de ses livres, c'est prendre un fauteuil au Cinéma !

On a dit de lui : „un cerveau si prompt que l'émotion souvent s'est formulée avant la connaissance de l'émotion.“ Paul Fort comme ce Romain ivre, ami de Pollion, sait sauter par-dessus son ombre.

Paul Fort fréquente des gens de haute mine et des gueux, les chemineux des grandes routes et d'historiques voyous; les nymphes des fontaines, les dryades sous l'écorce, les sirènes sur les flots, la plupart des dieux, surtout des déesses, quelques demi-dieux, tous les héros. Il hante la forêt, la mer, la montagne et la plaine; il a dû, dans une de ses nombreuses vies antérieures, avoir été l'intime de Louis XI, dans une autre, porter la hallebarde sous Henri III. Et, pour avoir évoqué — avec quelle précision — l'amour au pays latin, le bal Bullier ou encore le moulin d'Orgemont, si propice à l'envol des bonnets, il n'en virgilise pas moins en pastorales, et met sur ces lèvres les pipeaux de l'Eglogue.

Dans notre mémoire enivrée, tout poète-roi a son cortège : Lafontaine est inséparable de sa suite animale; autour de Racine, de Corneille se fixent des attitudes historiques ; Victor Hugo traîne derrière lui, enchaînés comme des esclaves, les figures légendaires de l'épopée séculaire: derrière Paul Fort, porte-lyre se presse la foule innombrable:“ Alors on pourrait faire une ronde autour du monde, si tous les gens du monde — (de ce monde qu'il a créé) — voulaient se donner la main.“ Voici Orphée, et c'est Paul Fort lui-même, voici Endymion

et Diane, Bacchus et Silène, le pêcheur Glaucus, Galathée, Hercule et Omphale, Amaryllis amoureuse et, souple et svelte, Aculinus; voici l'Argo, toutes voiles tendues, se balançant au port bleu et qui attend le maître. Voici le „moyen-âge nostalgique“ les manants et les reîtres, les pages et les guerriers, les grands et les rois. Voici ce curieux homme de Louis XI, enluminure précieuse, en ocre et rouge, scapulaire de bure et médailles de plomb; voici la vieille Mort coquette et Satan qui lui baise la main. Voici nos petites amies de la Taverne du Panthéon, les Manon, les Jeanne, les Margot, sautillant trio, voluptueux et sentimental; voici, rudes mais câlins, et mélancoliques comme l'horizon trop vaste qui les entoure, les fatalistes habitants des grèves bretonnes. Voici.....

Mais à quoi bon les dénombrer? Car d'avoir, à trente-cinq ans, en dix ans écrit dix volumes, d'avoir semblé-t-il épuisé toutes les légendes, l'auteur arrêtera-t-il sa course tumultueuse? — Point! — „Ce prodigieux Paul Fort“, pittoresque au point de faire typographe en prose les plus incontestables vers, au point d'avoir trouvé des assonances plus riches que des rimes, au point d'avoir élidé l'E muet, assise de l'harmonie du vers français, tout en donnant à celui-ci une harmonie incomparable, d'avoir enfin inventé un rythme nouveau, rare et pourtant simple, naïf et pourtant d'un éclat magnifique; ce Paul Fort paradoxal, tumultueux, ironique, funambulesque, fils prodigue d'Apollon, qui s'en fut,



comme Orphée, aux enfers, voulut comme lui avoir au ciel sa constellation; et, d'un geste de gamin héroïque, vers cette autre, il lança sa lyre. Puis, regret ou fantaisie, comme le clown de de Banville, d'un pied souple frappant le tremplin qui tressaille, il alla, à sa suite, rouler dans les étoiles.

Ce fut Coxcomb qui retomba!

MARCEL NOPPENÉY.

---

<sup>2)</sup> Les œuvres de Paul Fort (8 vol.) ont paru à la Société du Mercure de France, Rue de Condé, Paris.

## EINIGES ÜBER NIETZSCHE.<sup>1)</sup>

Es ist unbegreiflich, daß es Schriftsteller gibt, die unserer Zeit vorwerfen, Nietzsche so spät, so viel zu spät und mit philiströsem Widerwillen begriffen zu haben. Und diesen Vorwurf machen sie, nachdem sie von hohen Stelzen herab verkündet, Nietzsche sei so recht der Denker für unsere Zeit, der philosophische Ausdruck unserer Zeit, der beredteste Wortführer der Bedrängnisse und Forderungen unserer Zeit. Diese Art ist übrigens blödsinnig banal, weil man es mit allen großen Denkern noch ähnlich getrieben und — o Graus! — sogar erfunden hat, Kant, dieser Weltfremde, Schopenhauer dieser Welthasser, seien Ausdruck ihrer Zeit gewesen. Freilich wachsen die großen Wertpräger und Wertumpräger aus ihrer Zeit heraus, aber wenn sie wirklich groß sind, geht ihr Denken meist *gegen* ihre Zeit. Und

---

<sup>1)</sup> Der Verfasser dieser Einfälle ist nicht so unbescheiden, auf einigen Seiten etwas Erschöpfendes über Nietzsche sagen zu wollen. Die Niederschrift des kleinen Essais wurde veranlaßt durch die eben erschienene meisterhafte französische Übersetzung der „Unzeitgemäßen Betrachtungen“ von Henri Albert, einen Übersetzer, wie jeder Denker und Dichter sich einen träumt. Und da erschien es mir, als ob ich heute nichts Besseres thun könnte, als unsere Leser einmal an Nietzsche zu erinnern. Vielleicht kann ich damit auch ein wenig für ihn werben.

das ist psychologisch viel einleuchtender, da alle überlegenen Menschen feine und heimlich auftretende Revolutionäre sind.

Nietzsche ist ein solcher Revolutionär und wie Ibsen kam es ihm auf eine verdammt gründliche Revolutionierung des menschlichen Geistes an. So wächst diese Gestalt senkrecht und unentwegt in den Himmel hinein. Aus diesem rassigen Kopf mit dem buschigen Schnurrbart, den schmalen Lippen und den tastenden blauen Augen spricht ein heiliger Empörerwahnsinn, und er reiht sich als eigenartiger Empörertypus, als der Empörertypus unserer verfeinerten Zeit den groben Köpfen des Colleoni von Verrochio, des Martin Luther, des Mirabeau an. So hat ihn auch Max Klinger gesehen, als er ihn meißelte: verbissen trotzend gegen die Übermacht der „Allzuvielen“ und aus seiner freiwilligen Einsamkeit die Kraft zum Kampfe um Erleichterung saugend.

Dieser Sänger der Menschheit, des herrlichen heidnischen Nurmenschseins, Nurmenschentums haßte unsere Zeit, haßte ihren Historismus und ihre sich hinter einer Moral verbergende Feigheit, ihre Anbetung der Vernunft und des gesunden Menschenverstandes. Mit dem versengenden Scharfblick des Hassers entlarvte dieser Psychologe in elegantem Cynismus alle ihre Torheiten. Es fiel manchen ein, den Übermenschen in unseren Parvenüs zu sehen und Nietzsche als den Lobredner des Erfolges zu feiern. Das hätte er noch erleben

müssen; es wäre vielleicht eine Stunde unbezahlbaren Galgenhumors gewesen, Stunden, wie dieser Märtyrer sie oft genug erlebt. „Was immer an Kämpfen der Seele von einem Menschenherzen ausgefochten werden kann, das ist ihm auferlegt gewesen, das hat er sich auferlegt.“ Worte Kurt Breysigs an Nietzsches Bahre. Es gibt ja auch schon viele deutsche Professoren, die ihren einstigen Baseler Kollegen anders als wahnsinnig nennen.

Es ist schade, daß man Nietzsche zerlegen muß, wenn man über ihn schreiben will. Das Armselige aller Schreibearbeit empfindet man nirgends so, wie wenn man dieses wundersame Ganze zerteilt, um andern zu zeigen, wie es im Einzelnen wirken mußte.

In uneingeweihten Kreisen kursiert das Gerücht, Nietzsche sei ein Zerstörer gewesen, kein Positiver, kein Aufbauer. Freilich, wenn man ihn nicht zu lesen versteht! Andere lassen ihn überhaupt nur als tollen Schwärmer gelten. Freilich, wenn man nur den „Zarathustra“, und diesen nur oberflächlich gelesen hat. Ist das nicht schon etwas Positives, dieser intellektuelle Eifer, der einen erfaßt, wann dieser eisklare Geist einmal Fermente in einen geworfen hat? Und dieses Bewußtsein, daß man über den Nichtigkeiten schwebt, einige Stunden lang den Puls der Welt in sich schlagen hört? Wem das nicht genügt, dem kann mit weiterem gedient werden.

Nietzsche war der erste, der mit Tollkühnheit mehr als Probleme über Moralpunkte, der das Problem der

Moral überhaupt aufwarf, der einen Unterschied von Gut und Böse verneinte und der alle Dinge aus ihren Zielen heraus zu beurteilen wünschte und zum Teil das vermochte. Er gab der Realität ihre trotzigen Rechte zurück und den Leidenschaften sang er ein Lied. Er enthronte die alten Götter und Götzen, er, der selbst ein religiöses Genie allerersten Ranges war — das einzige religiöse Genie des Jahrhunderts, das Reinheit und Entsagungskraft genug gehabt hätte, um eine Religion zu stiften — und als unermüdlicher Gottsucher den Übermenschen als Gott fand. Weiß man jetzt, weshalb er Renan, diesen aller Härte entbehrenden Kulturschlecker so haßte?

Nietzsche ist Aphoristiker, nicht Systematiker. Deshalb will man ihn nicht als Philosophen gelten lassen; er hat ja einmal gesagt: „Der Wille zum System ist ein Mangel an Rechtschaffenheit“, weil er spürte, wie alle Systematik die gefundenen Wahrheiten einer Scheinharmonie zuliebe umbiegt. Und trotzdem hat er als der erste die Philosophie der Werte entworfen, die für unser modernes Denken so wichtig geworden ist. Als Erkenntnistheoretiker hat dieser Philosoph, einer der größten Anreger der gesamten Kulturgeschichte, ans Grundproblem gerührt; er untersucht mit strahlender Helle, ob die Erkenntnis an sich überhaupt wertvoll ist. Die Philosophie als Spiel, das ist vielleicht die größte Errungenschaft, die wir ihm verdanken.

Über den Philosophen wächst der Kulturanalytiker

Nietzsche hervor. Einseitig bis zur Ungerechtigkeit, aber aufrichtig und ehrlich in den kühnsten Auslassungen. Mit dem zerfasernden Psychologenblick verbindet er die Inbrunst des Ästheten. Was man ahnte, ehe er kam, und was man auszusprechen weder wagte noch vermochte, hat für unser Wissen und Werken jetzt bleibende Bedeutung gewonnen.

Und Nietzsches Stil! Wirkliche Sprachschöpfung. Lyrisches Denken in edelstem Sinne. Seine Sprache ist von einer Nervosität, die einen Gesunden krank machen kann, dann wieder donnernd beredt und heiß leidenschaftlich. Mit einem Worte entrollt er Kulturen, deckt schwindelerregende Abgründe auf; die Atmosphäre, in die er uns hinaufreißt, ist bald kalt und dünn und man sieht aus ihr herab in die Gletscherlandschaften des Geistes — bald trüb und warm und in sie hinein leuchten nur die Sterne, die er selbst entzündet. Kein Feuerwerk, aber etwas wie weißes Magnesiumlicht, das blendet und karikaturenhaft starke Umrisse erzeugt. Die Sprache ist wie der Mann: neu, ganz neu.

Es überkommt einen ein peinliches Gefühl, wenn man über Nietzsche schreiben soll. Man schämt sich, wenn im Gedächtnis einige Worte dieses Hexenmeisters aufblitzen. Und so breche ich hier mit meiner Armseligkeit ab. Und lasse ihn selbst reden. Mit einer Umschreibung des Wesens des wahren Denkers, das eine kühne Selbstcharakteristik, eine Stilleistung von

größtem Werte ist. In Jenseits von Gut und Böse“ schreibt er vom Philosophen:

„In vielen Ländern des Geistes zu Hause, mindestens zu Gaste gewesen, den dumpfen angenehmen Winkeln immer wieder entschlüpft, in die uns Vorliebe und Vorhaß, Jugend, Abkunft, der Zufall von Menschen und Büchern, oder selbst die Ermüdungen der Wandschaft zu bannen schienen; voller Bosheit gegen die Lockmittel der Abhängigkeit, welche in Ehren oder Geld oder Ämtern oder Begeisterungen der Sinne versteckt liegen; dankbar sogar gegen Not und wechselreiche Krankheit, weil sie uns immer von irgend einer Regel und ihrem Vorurteil losmachte, dankbar gegen Gott, Teufel, Schaf und Wurm in uns, neugierig bis zum Laster, Forscher bis zur Grausamkeit, mit unbedenklichen Fingern für Unfaßbares mit Zähnen und Mägen für das Unverdaulichste, bereit zu jedem Handwerk, das Scharfsinn und scharfe Sinne verlangt, bereit zu jedem Wagnis, dank einem Überschusse von freiem Willen, mit Vorder- und Hinterseelen, denen keiner leicht in die letzten Absichten sieht, mit Vorder- und Hintergründen, welche kein Fuß zu Ende laufen dürfte, Verborgne unter den Mänteln des Lichts, Erobernde, ob wir gleich Erben und Verschwendern gleichsehen, Ordner und Sammler von Früh bis Abend, Geizhalse unsers Reichtums und unserer vollgestopften Schubfächer, haushälterisch im Lernen und Vergessen, erfinderisch in Schematen, mitunter stolz auf Kategorien-

Tafeln, mitunter Pedanten, mitunter Nachtulen der Arbeit auch an hellem Tage; ja, wenn es nottut, selbst Vogelscheuchen – und heute tut es not: nämlich insofern wir die geborenen, geschworenen, eifersüchtigen Freunde der Einsamkeit sind, unsrer eignen tiefsten mitternächtigen, mittäglichen Einsamkeit: – eine solche Art Menschen sind wir, wir freien Geister! –“

Hat man vielleicht Lust, ein freier Geist zu werden? Es ist nicht wahrscheinlich, denn die Unfreiheit ist so bequem und so einträglich. Wenn man durch Ohnmacht oder Allmacht der Zufälle zu ihr gezwungen ist, kann uns dieser Aristokrat vielleicht zeigen, was wir an der Freiheit haben könnten, nun, da wir sie verloren haben.

FRANZ CLEMENT.



## BALLADES FRANÇAISES.

—  
ILE DE FRANCE \*)

## I.

## LE DÉPART.

Je passais fredonnant : O gué, la Marguerite ! Elle a tendu les mains, lorsque je suis passé, vers moi qui fredonnais : La Marguerite, o gué !

Alors, pour échapper à la brume et aux ombres qui voilaient tous les champs au pays de son cœur, elle a pris le sentier d'argent qui mène à l'aube.

Pour fuir un crépuscule aux rampantes vapeurs, plus sombre d'étouffer en lui toutes les fleurs, elle a pris mon sentier bordé de clématites.

Il mène à l'aube, il passe devant moi, Marguerite  
Il monte la colline, passe devant mon cœur, et finit en rayon sur les chastes hauteurs.

Elle m'a crié : „Paul !“ Je lui dis : „Marguerite..“  
puis : „Que veut-elle, mais que veut-elle, cette petite ?“  
— „Je veux l'air pur, t'aimer, et l'aube matinale !“

---

\*) Extraits d'un livre à paraître sous ce titre.

Et rieuse en mes bras — le jour ouvrait son cœur comme une pâquerette au fond du ciel d'étoiles — : „Je t'aime ... un peu ... beaucoup, dit-elle, ô cœur sans voiles.“

## II.

## EN RÉPONSE.

C'est bien! Nous partirons, belle, vers l'aventure ancienne et toujours nouvelle aux amoureux. Le bleu drapeau des bois claque au ciel pour nous deux. A notre gloire un mont perd des oiseaux d'azur.

Profitons des amours acquises, et de nous-mêmes. Nous aimons en un monde où tout fut adoré. Mais va, nous fixerons le noble point extrême où s'arrêta l'amour, après nous être aimés.

Marguerite! vois-tu comme un souple regard des deux fleurs de ton cœur, tes grands yeux sur le monde, a tout changé déjà: les muses de Ronsard, de Dante et de Pétrarque s'endorment dans leur ronde.

Pur, malgré leur amour exténué de tendresse, l'air est fait de l'haleine de tous les amoureux. Pour moi tu le captures en déployant tes tresses, à travers quoi l'aspire mon moulin de baisers.

Midi. Le coq doré sur le clocher d'ardoises brille en tête d'épingle entre tes clairs cheveux, et l'air magique

et doux les orne d'un village, en peigne de corail, sous ta nuque azurée!

## III.

## LA VISION MATINALE.

J'ai vu naître sans toi ce jour mélodieux, couleur de tourterelle, où tous les gris roucoulent, entre ces nues d'argent, douces, nageant aux cieux, et ces buées des champs qui filent leurs quenouilles.

Sur la source en roseaux glissaient comme en magie le vol des libellules poursuivi des courlis: j'ai pu (sur mon épaule un saule encore glisse) être vu des regards de ses myosotis.

Ah! tout ce que j'ai vu dont tu serais jalouse! Les tailles des bouleaux, quels zéphyr les flattaient! Ah! tout ce qui me vis dont tu serais jalouse! Beaux yeux de la rosée où je me reflétais!

Hélas! j'ai vu sans toi, Marguerite aux cils clairs, que tu laissas tomber pleins d'ombre sur tes yeux, après l'obscur plaisir qui nous fit un seul dieu, monter le diamant du soleil dans l'éther.

Mais je te reviendrai plus vif et pur encore d'avoir été, tout seul, un satyre argenté. Dors, petite faunesse, rose en tes cheveux d'or, et que de noirs velours flottent sur ta beauté!

## IV.

## PROMENADE AU CLAIR DE LUNE.

Comme aux temps purs les sons de la lyre d'Orphée, hagarde ensemble et douce, animaient bois et lune, la lisière chanteuse anime la forêt et répand son frisson au fond du ciel nocturne.

Ce sont les blés qui chantent; les feuilles et les lianes se réveillent, s'étirent: l'arbre se lève en rêve et se met à danser aux sons, que l'air achève, des blés qui se disputent le voile de Diane.

Agitant tous les bleus cristaux du clair de lune suspendus à ses branches, et tous ses bracelets de lierre, ses palmes de fougères, ses shalls de brume, nous l'avons vu, ce soir, danser, notre forêt!

Follement, tristement, comme danse une fée, ce soir nous avons vu notre forêt danser: le murmure lunaire des blés a remplacé (nos cœurs s'étonnent) la lyre morte aux mains d'Orphée.

Marguerite! ne sens-tu pas mourir le monde à cette pâmoison soudaine de tant d'ombres sur les blés que la brise indolente abandonne, défaillantes en la musique du silence?

## V.

## UN JOUR QU'IL FALLUT DISPARAITRE.

Je n'ai pas trop senti que tu m'abandonnais : tu m'as fait rire avec tes dons. Sans toi, rester un jour à courir la forêt?... Mais les belles provisions!

Je détournai la tête et ne les voulus voir, ces dons, qu'en ombre sur les feuilles du sentier où j'allais disparaître, amant noir, Faust prudent, vif, en un clin d'œil.

C'était ce que c'était. Vrai Dieu, que c'était bon! — Cela vaut bien de partir vite, si je bois et glotonnie ainsi qu'à la maison, aux senteurs de la clématite.

Dans la forêt, un jour, assis sur des fagots, fille aux pures intentions, je n'ai pas trop senti ton abandon, Margot — car les belles provisions!

Aussi j'agrémentai d'un souvenir aimable (tu sais lequel) mon entretien avec tous ces reliefs tombés de votre table, entre doigts et bouche aériens.

Non pas, non pas tombés! Choisis et délicats. Vos „canettes“ étaient suprêmes. — Marguerite, il n'est plus rien de toi que je n'aime : pêches, croissants ou chocolat.

## VI.

## RETOUR AU SOIR.

Vais je mourir d'amour, ô cloches expirées?... Comme, ce soir, le ciel fond avec douceur, de l'est aux bleus profonds qui me font battre le cœur, où la grise église expire, jusqu'à cet air si rose, amant là-bas des toits, d'où meurt en paix le rêve de violettes soies, sujettes d'aucuns zéphyr! Je prends votre main pure et je me sens pleurer à tout cet abandon, à votre confiance, hélas! petite, à votre enfance, et je ferme les yeux pour qu'il expire en moi — votre main, cette église, ces violettes soies — tout ce doux soir d'Ile de France.

PAUL FORT.

## REGENTROST.

Den Arm mit deinem Arm verhakt,  
So streben wir dem Herbst entgegen.  
Auf unserm einen Schirm der Regen,  
Der Regen trommelt muntern Takt.

In Strähnen träufst vom Schirme rund  
Und spritzt und plätschert auf den Wegen.  
Wir stapfen lustig durch. Der Regen,  
Der Regen kam zur guten Stund.

Scheu hielt mein heißes Sehnen Ruh  
Im vollen Saal, der Leute wegen.  
Nun wandeln wir befreit. Der Regen  
Der Regen nur und ich und du.

Den Arm mit deinem Arm verhakt,  
Halloh, nun trink' ich roten Segen,  
Und du trinkst auch und gern: der Regen,  
Der Regen trommelt uns den Takt.

NIK. WELTER.

## LE CERCUEIL DE LA BARONNE.

(Suite)

Marseille accueillit triomphalement le *Président Fallières* ; à l'accostage d'innombrables mocos se pressaient sur les pontons : une fanfare locale célébrait les rapatriés d'un corps presque expéditionnaire, et plusieurs délégations attendaient les dames hongroises. Dans cette foule bruyante les réceptionnaires de la baronne s'isolaient en un groupe noir qui parut sinistre à des Chalettes. Il s'aperçut, comme on tournait les amarres, que la femme de charge accompagnait le maître d'hôtel, que le principal créancier était double et qu'un évident spécialiste des „affaires contentieuses“ (réussite sûre et rapide) escortait la cousine pauvre. Grave il salua, et fut salué : puis le groupe noir monta à l'abordage et le massa d'étreintes affectueuses. Le maître d'hôtel annonça : „J'ai deux commissionnaires derrière le hangar, avec les couronnes ; on n'a pas voulu les laisser pénétrer !“ Le baron bénit mentalement la police de la compagnie, car on regardait beaucoup ces épanchements funèbres et des passagères, qui avaient toute raison d'ignorer la baronne, commençaient de s'étonner.

„Il est nécessaire d'attendre quelques heures „brusqua le baron.“ Le second m'a prié de laisser le débarquement des passagers et des colis s'achever avant de . . .



d'ailleurs je dois m'entendre avec les Pompes. Nous pourrions aller à terre et revenir!"

Tous hochèrent leur masque navré et le maître d'hôtel crut convenable de murmurer „pauvre madame la baronne“ songeant sans doute que la patronne allait, pour la première fois, attendre.

Il était une heure et demie, ou presque. Le baron se vit contraint d'emmener tout son deuil vers une bouillabaise; les deux commissionnaires, avec les couronnes, s'attablèrent à proximité. Après les oursins, le baron commença de raconter la fatale indigestion avec des détails sur le carry. Machinalement, le maître d'hôtel nota la recette.

\* \* \*

Vers quatre heures des Chalettes rembarqua, suivi de la figuration funéraire que complétait un monsieur noir et mat des Pompes. Les passagers s'étaient dispersés livrant le „Président Fallières“ à d'indifférents débardeurs; le baron put s'abandonner sans contrainte à l'émotion qui s'organisait. Déjà un fourgon s'entr'ouvrait face à la coupée; les porte-couronnes et deux méfiants douaniers l'encadraient. D'un geste de son claque le monsieur des Pompes fit surgir d'un hangar six déménageurs qui, malgré l'heure diurne, parurent en habit. On prit la file sur l'échelle de tribord puis sur l'escalier des premières; devant la cabine de l'élève-commissaire le cortège stoppa: le baron, le monsieur des Pompes,

la cousine pauvre et le principal créancier pénétrèrent ; la suite se tassa dans la porte.

L'éphèbe aux écritures qui larmoyait sur ses registres exagérés, fut pris d'une grande timidité devant ce sombre flot. Il n'avait pas l'air de comprendre et des Chalettes, la voix bien changée depuis le matin, dut lui rappeler : „Je viens vous prier de faciliter la triste cérémonie. . . . — „Ah, parfaitement. — tout à votre service“ balbutia l'élève commissaire qui souffrait visiblement de sa cravate rose et de son gilet à fleurs, inopportuns au milieu de ce convoi. D'un geste résolu il tira le tiroir funèbre, exhiba la liasse des papiers dont le délégué aux Pompes se saisit prestement.

— „Fort bien, fort bien“ fit ce spécialiste en parcourant les feuillets oblitérés „Il y a même une pièce en caractères malais“ remarqua-t-il avec quelque considération. „Je vois que nous pouvons disposer . . . Veuillez, Monsieur le commissaire, indiquer à mes hommes où ils doivent prendre charge du corps.“ — „Le corps . . . le corps . . .“ bégaya le puéril représentant de la compagnie. „Le corps. . . mais je ne sais pas du tout où il est.“

\* \* \*

Une fraîcheur tomba. La cousine pauvre fixa le baron avec sévérité et le maître d'hôtel dissimula mal un geste de désapprobation : Le service était bien mal compris dans cette maison. Des Chalettes sentit un

léger frisson aux environs de son portefeuille. Avec autorité, le monsieur des Pompes parla :

„Il existe à bord de tous les paquebots une soute spécialement affectée au transport des cercueils. Elle est généralement à côté de la Sainte-Barbe.“

— „Excusez-moi, c'est mon premier voyage et c'est aussi le premier voyage du paquebot“ bafouilla le petit commis . . . „Je . . . je vais faire appeler le capitaine d'armes. Asseyez-vous donc“ fit-il, indiquant d'un geste large l'unique pliant de la cabine aux sept plus notables assistants.

Il fallut une courte demi-heure pour découvrir le capitaine d'armes. Ce gradé se présenta sans cordialité, enveloppé d'une forte atmosphère de tafia.

„Soute aux morts. . . probable qu'y en a une . . . mais pas connaissance qu'elle ait son plein . . . serais prévenu . . .“

— „C'était de nuit, à Singapoure“ expliqua en hâte le baron. „Vous et vos camarades reposiez.“

Le capitaine d'armes eut un œil vague, mais brandit une clef anglaise et se mit en route par la batterie. Le deuil suivit avec une curiosité digne.

On descendit d'âpres échelles, on se glissa dans de mystérieux couloirs; trois fois la cousine pauvre trébucha dans les bras inlassables du délégué aux Pompes. Enfin le capitaine d'armes les arrêta devant une haute plaque qu'il commença de déboulonner. Au deuxième écrou tout le monde se découvrit; d'un geste profes-

sionnel les déménageurs retournèrent leur linge sur le poignet. La plaque s'abattait : ils s'avancèrent, tandis que les têtes s'inclinaient pieusement.

Mais une soudaine exclamation unanime, ça et là un peu vive, troubla la cérémonie, tandis que, d'un couloir profond, une voix criait :

„Ne vous gênez pas, les barbotteurs ! Faut-y vous aider ? Voulez-vous des flûtes, peut-être ?“

Effarés, les gens du convoi aperçurent en même temps la soute aux morts emplie de bouteilles de champagne et un individu, qu'on sut plus tard être le commis aux vivres, chargeant furieusement la compagnie. L'élève-commissaire eut quelque mal à calmer ce subalterne de qui l'excuse s'embrouilla : „Comprenez... soute à vin insuffisante ! Alors à Yokohama, le commissaire a autorisé l'emploi de celle-ci... Savais pas... jamais question cercueil. — Pris pour des soûlards...“

Le monsieur des Pompes prit sur lui de rapatrier vers la cabine du commissaire le cortège en détresse. Il rangea correctement son monde, puis s'adressa d'un ton sec à l'élève ahuri : — „Faites venir le second Monsieur. Cette situation est... inouïe, et ne peut se prolonger.“ Le baron approuva vigoureusement ; le regard de la cousine pauvre lui était insupportable ; il éprouvait l'exacte sensation des passes de guigne qui, au baccarat, lui étaient toujours, et sans profit, révélées par ce même pincement des entrailles.

\* \* \*

Vaguement informé par le planton, le second se hâta, avec une mine appropriée. Il serra poliment toutes les mains du corridor, même, par inadvertance celles des deux premiers déménageurs. Le baron l'interpella avec vivacité :

„Capitaine, vous savez la... difficulté imprévue que nous rencontrons pour retrouver le... la... la baronne des Chalettes. Je fais toutes mes réserves sur le singulier désordre de ce paquebot. Deux personnes du bord ont seules assistés à la... à l'installation de.... c'était le commissaire, qui est mort avant Colombo et le maître-charpentier. Je vous prie de faire d'urgence venir cet homme. Il faut en finir.“

Le deuil approuva. Le second était perplexe.

— „Diable“ murmura-t-il „vous avez bien dit, le maître-charpentier !“

— „Parfaitement un grand gaillard avec une barbe brune.“

— „C'est bien lui : Legarrec (Pierre-Marie) maître-charpentier. Seulement....“

— „Seulement“ interrompit le baron, haletant.

— „Seulement Pierre-Marie Legarrec a déserté à Suez. Nous n'avons aucune chance de remettre le grappin dessus.“

\* \* \*

Tous se regardèrent avec une stupeur diverse. Des Chalettes sentait cruellement la mauvaise passe se préciser et qu'il perdait, perdait aux deux tableaux. La

cousine pauvre et le spécialiste contentieux clignaient réciproquement ; le principal créancier inspectait d'yeux furibonds la cabine de l'élève, comme à la recherche du fugitif cercueil. Le délégué aux Pompes et le maître d'hôtel laissaient paraître une vexation hautaine : eux surtout sentaient toute l'inconvenance de l'aventure.

— Enfin, capitaine“ articula lourdement le baron, „c'est à vous de régler cette affaire, pénible, je tiens à le dire, pénible et regrettable. J'ai confié à la compagnie le soin de ramener à Marseille le corps de la baronne : je m'étonne de ces retards et de ces erreurs ! Où est le cercueil de la baronne ?“ cria-t-il avec une énergie inhabituelle, dans le souvenir net du pavillon Louis XV béant là-bas, à côté du coffre-fort clos encore.

— „Ma foi, je n'en sais rien. Ça ne me regarde pas, du moment qu'en ne m'a pas donné le colis..... la chose, enfin, en consigne“ répliqua le second. „Je n'étais pas au courant. Je vais faire faire des recherches et rendre compte au commandant. Mais il est bien tard pour aboutir ce soir, — Il vaudrait mieux remettre à demain....“

— „Mais enfin, Monsieur, exclama le baron „il n'y a pas, j'imagine, tant d'endroits à bord où a pu être, convenablement, déposé le cercueil !“

— „Ah bien,“ répondit l'officier, „c'est ce qui vous trompe. Vous savez bien que le bateau a 250 mètres de long et une quinzaine de profondeur ; c'est plein de compartiments, de vides entre les tôles, de puits

sous les planches. . . . Tenez Monsieur, sur un petit paquebot de la ligne d'Amérique j'avais une fois rapporté un ours empaillé: il tenait trop de place et sentait si fort que je dis au soutier: „Fiche-le dans un trou quelconque, à l'abri!“ A Bordeaux voilà mon soutier qui s'embarque sur un courrier d'Afrique. Hé bien, Monsieur, je n'ai jamais été fichu de retrouver ma bête; il c'était un tout petit bateau, monsieur, et un ours très fort!“

C'était rassurant! Des Chalettes, mentalement, abattait bûches sur bûches et l'assistance semblait en une consternation unanime que seule la cousine et son défenseur se refusèrent à partager. On piquait huit heures: il fallait renoncer, provisoirement. Visiblement froissé le monsieur des Pompes licencia fourgon et déménageurs; les couronnes furent confiées à l'Agence de Voyages. Et le baron crut nécessaire de traiter ce soir encore, tous ces gens qui avaient pieusement cherché la baronne. Ses frais couraient. Une tristesse l'oppressa toute la soirée. La cousine commanda plusieurs extras qu'il dut solder. Aux liqueurs, l'homme des Pompes revint et conseilla de „secouer vigoureusement la Compagnie“. Il serait à bord dès six heures du matin et en verrait bien.

*(A suivre.)*

Maurice GANDOLPHE.

## PUCKIS ERDENFAHRT.

EIN SATIRISCHER ROMAN.

(Fortsetzung.)

### 12. DER IGEL ALS MANLIUS CAPITOLINUS.

Ein Igel hat jedenfalls soviel Anrecht auf Liebe und auf Hochachtung, wie das Taschentuch eines preussischen Höflings. Es ist das unsere persönliche Ansicht, da wir uns bis heute noch nicht zu jener Kulturblüte emporgeschwungen haben, die man besitzen muss, um vor dem Taschentuch eines deutschen Höflings in Extase zu fallen: wir lieben immer noch in naiver bäurischer Weise die kleine Rosa, nicht ihr Taschentuch, sondern sie selbst: ihre kirschroten Lippen und den leichten Flaum, der verheissungsvoll darüber spriesst. Isidor aber war desto liebenswerter, als sein Freund und Gönner Graf Pucki von Höllenstein, ein reicher und mächtiger Mann war, dessen Salon wie ein Bienenhaus umschwärmt wurde. Es ist im Leben immer so gewesen, dass von dem Nimbus der Personen, die uns nahe stehen, ein kleiner Strahl auf unser eignes Haupt sich senkt.

Gross war die Zahl derer, die vor Pucki und seinem Igel defilierten, die Fersen zusammendrückten, den Oberkörper in einem graziösen Bogen neigten, wobei



die Verlängerungen der unteren Rückenwirbel zu einer rundlichen Protuberanz hervortraten und unter süßem Lächeln die Zähne zeigten: „Enchanté, monsieur le comte, -- charmé, monsieur le comte.“

Gehen Sie doch nach Paris und fragen Sie Herrn Mollard, ob es eine leichte Sache sei, sich so zu verneigen, dass man sich einerseits nichts vergiebt, andererseits aber in Gesichtsausdruck und Haltung alle Gefühle legt, die man auszudrücken gedenkt! Herr Mollard wird euch antworten, dass die Kunst des Neigens zwar nicht in der Naturmoral begründet sei, aber dennoch im Leben, wie alle Konventionen, eine äusserst wichtige Rolle spiele; dass meist nur jene darin glänzen, deren Rückgrat durch Familienvererbung oder durch langjährige Übung recht elastisch ist, so etwa wie der Stamm der Gummipalme, von der der Fichtenbaum im hohen Norden träumt.

Wie überall so gab es auch in Lampeduse solche Künstler, die sich vor Puckis Igel produzierten und sich glücklich schätzten, vor dem Igel eines leibhaftigen Grafen schön zu tun. Man glaube nur nicht, wir wollten uns erlauben, diese Leute ob ihres Benehmens zu tadeln. Wir wissen zu gut, welch unwiderstehlichen Einfluss die Macht der Umgebung und die geistigen Muttermale, (die einem jeden von uns anhaften), auszuüben vermögen, als dass wir in unserer schuldbewussten Wenigkeit uns zu Richtern über irgendwelchen Menschen aufzuspielen gedächten. Wir erwähnen der Tatsache

blos, insofern sie die Pläne Puckis um ein Beträchtliches ihrer Verwirklichung näherte.

Ein ebenso unerwartetes als unseliges Geschick sollte letztere beschleunigen.

Die Chronisten schrieben das Jahr 1910. Es waren kaum hundert und zwanzig Jahre verflossen, seit in Paris die Prinzipien der Menschenrechte verkündet waren, da erreichte auch bereits Lampeduse das Wehen des Freiheitssturmes, und in den Lampeduser Eichen rauschte es wie vom Widerhall der fernen Marseillaise. Da starb der König, und ein bisher unbekannter Prätendent, der Graf von Morenheim trat auf und machte seine Ansprüche auf den Lampeduser Tron gegen den Sohn des Verblichenen geltend. Die durch den französischen Freiheitsjubel erregten Gemüter fanden in diesem Konflikt reichliche Nahrung zum Schüren des Feuers. Redegewandte Demagogen traten auf, verkündeten in ungezügelter Begeisterung die Morgensonne einer neuen Aera und hetzten die Lampeduser Jugend zum offenen Widerstand gegen das monarchische Prinzip. Dem Worte folgte die Tat. Die fortschrittlichen Elemente rotteten sich zusammen und zogen unter dem Rufe: „Nieder mit der Reaktion!“ vor das Rathaus, wo die Aedilen sich als permanentes Rettungscomité konstituiert hatten. Die konservative Partei reagierte auf diese Kriegserklärung indem ihre Anhänger, mit den Lohknüppeln des Centrumsabgeordneten Lorschetter be-

waffnet, herbeieilten und ihren Widersachern ein regelrechtes Gefecht lieferten.

Die Bewegung griff schnell um sich. „Hie Liberal! Hie Klerikal!“ ertönten allenthalben die Schlachtrufe der feindlichen Parteien: die Studenten und die Arbeiter proklamierten den Generalstreik und am 15. Fruktidor erschien der Graf von Morenheim in Begleitung von zwanzig Trierer Schutzleuten vor der Stadt, bereit, die Parteiwirrungen zum eignen Nutzen auszubeuten.

Ein panischer Schrecken bemächtigte sich bei dieser Nachricht der Bürgerschaft. Der Bürgermeister erliess einen Aufruf, in welchem er zur Ruhe mahnte und den Belagerungszustand über die Stadt erklärte: dann verammelte man die Tore und der Kriegsminister rief die Bürgergarde unter dem Oberkommando des Seilermeisters Henri Lebeau zusammen. Die Tagesblätter schimpften über das Verschleppen der Rüstungen und veröffentlichten beissende Satiren über die fruchtlosen Erörterungen des bestürzten Generalstabes. Der Kriegsminister selbst bewahrte seinen Gleichmut und sah mit karthagischer Ruhe der Zukunft entgegen. Er hatte die Generalsuniform angelegt und übte sich jeden Morgen vor dem Spiegel in der Gebärde Napoleon's I. Dann, nachdem er es erlernt hatte, mit historischer Genauigkeit gleich dem grossen Imperator die Hand des rechten Armes zwischen Rock und Weste zu stecken, zog er vor seinem Bild im Spiegel den Hut, hielt eine Generalmusterung sämtlicher Truppen ab und reiste in den.

Haag zur Friedenskonferenz, wo er sich durch den Antrag, die Knallerbsen möchten in Zukunft nicht mehr als Kriegsmunition betrachtet werden, unsterblichen Rum erwarb.

Unterdessen traten in Lampeduse die klassischen Folgen des Kriegszustandes hervor: die Belagerer hatten in einem Umkreise von zwanzig Kilometern alles aufgegessen, was nicht niet- und nagelfest gewesen, und intra et extra muros herrschte grenzenloses Elend. Da beschloss der Stadtrat in seiner Verzweiflung, eine Deputation an Pucki zu senden, der, auf seinem Schlosse von einem gewaltigen Dienertross umgeben, scheinbar gleichgültig den Ereignissen zusah. Der früher so menschenfreundliche Graf hatte seit dem Ausbruch der Revolution den Lampeduser Zuständen gegenüber eine Interessenlosigkeit gezeigt, die trotz des Ausspruches Puckis, die Politik sei ihm zuwider, auf die Dauer beleidigend wirken musste. Es war den Lampedusern ein gordisches Rätsel, dass ein Mann von der Allmacht Puckis, dessen Hausgarde, (aus fünfzig indianischen Reitern des alten Buffalo Bill bestehend) an sich allein ein kleines Armeekorps bildete, die schwerbedrängte Stadt ihrem tragischen Schicksal überlies. Pucki empfing die Gesandtschaft mit der von ihm immer betätigten orientalischen Gastlichkeit, und nachdem er ihre Anrede, wohlwollend lächelnd, über sich hatte ergehen lassen, erklärte er offen und deutlich, er wüsste für die innere Politik Lampedusens keinen Rat. Er sei Fatalist und

sehe in der Lampeduser Revolution ein notwendiges Übel, das man ohne Widerspruch erleiden müsse. Die politische Lage sei zu verworren, als dass er sich gestatten könne, durch einen, jedenfalls wohlgemeinten Rat einen vielleicht folgenschweren Fehlgriff zu tun. Es habe eine Läuterung der Ideen bedurft, die Klärung werde nicht ausbleiben. Es sei nicht ausgeschlossen, dass er später, durch ernstes Nachsinnen auf Rettung, in den glücklichen Fall geraten könne, sich seinen Lampeduser Freunden in punkto Politik dienstbar zu erweisen. Was die äussere Lage Lampedusens anbelange, so sei er gerne bereit, den Patrioten den Häuptling Plim-Plam mit den fünfzig Pawnees seiner Leibgarde zu überlassen, um das Land von den Leuten Mohrenheims zu säubern.

Da zogen die Lampeduser jubelnd ab und schlugen die Belagerer in die Flucht. Pucki aber liess aus Galizien und aus den Flandern Arbeitskräfte kommen, die das, wie von einem Heuschreckenschwarm von den Trierern abgegraste Land frisch umpflügten und bebauten. Dann fuhr Pucki fort, seine Tage in idyllischer Ruhe zu verbringen, den Igel liebkosend oder mit dem schönen Guerrero Tric-Trac spielend: auch veranstaltete er litterarische Teeabende, zu denen er die Elite seiner Freunde berief.

Wir können nicht umhin, der Nachwelt einen Beweis davon zu geben, dass, während in Lampeduse die armseligsten Leidenschaften : Ideenfanatismus, religiöse

Intoleranz und politischer Ehrgeiz wüteten, auf Puckis Schloss die Künste ihre schönsten Blüten trieben.

Versetzen Sie sich in den Salon der Schönen Guerrero!

Die Diva liegt, mit Brillanten überladen, auf der Ottomane: ihr Kleid ist buntschillernd wie die Palette von Guido Oppenheim ihre Pose erinnert an die Verdauung der *Boa constrictor*. Von Herren sind anwesend: Pucki, die Professoren Dr. Jolibois, Jolipuis und Jolipont, alle vier in Smoking, Prof. Dr. Quaring im Gehrock und Marc O'Parnell im „Costume de ville.“ Die Gäste bedienen sich selbst. Prof. Dr. Quaring ist der einzige, der zur Schonung seiner Gehirns substanz nicht so häufig von dem ausgezeichneten „Rhum de Jamaïque“ des Hausherrn Gebrauch macht.

Prof. Dr. Quaring, ernst und würdevoll, zu der Schönen Guerrero:

„Kennen Sie Verhaeren, gnädige Frau?“

Die schöne Guerrero:

„Sie meinen wohl meinen Schuster aus der rue des Capucines?“

Prof. Dr. Quaring, mitleidig lächelnd:

„Entschuldigen Sie, gnädige Frau, ich meine den Dichter Verhaeren, Emile Verhaeren.“

Prof. Dr. Jolibois:

„Den Autor der Poupoule.“

Prof. Dr. Quaring wirft Prof. Dr. Jolibois einen verächtlichen Blick zu.)

Die schöne Guerrero:

„Ach den? Il est très chic.“

(Marc O'Parnell, bei sich: „Ihre Kritik ist wie die der grossen lampeduser Kritiker: kurz und bündig.“)

Hier gähnt die Schöne Guerrero, die Herren kredenzen sich ein Gläschen Rhum.

Pucki nach einer Pause zu Prof. Dr. Quaring:

„Was halten Sie von Detlev von Liliencron, Herr Professor?“

Prof. Dr. Quaring:

„Nicht übel, Herr Graf, nicht übel, besitzt stellenweise sehr starkes lyrisches Empfinden, aber dennoch, Herr Graf, wenn ich ihn mit den Vertretern der altromantischen Schule vergleiche, z. B. mit Uhland —

Die Schöne Guerrero:

„Wo liegt das?“

Marc O'Parnell:

„In Schwaben, Madame.“

Prof. Dr. Quaring:

„So sehe ich mich dennoch gezwungen letzterem die Palme zu reichen.“

Hier gähnt die Schöne Guerrero zum zweiten Male:

Prof. Dr. Quaring, (nach einer kleinen Pause):

„Haben Sie die „Gespenster“ schon gesehen, gnädige Frau?“

Die Schöne Guerrero:

„Zut alors! Ich habe das Delirium tremens nie gehabt.“

Prof. Dr. Quaring bestürzt:

„Pardon! Gnädige Frau! Ich wollte Sie bloß fragen, ob Sie die „Gespenster“ von Ibsen nur aus ihrer Privatlektüre kennen oder vielleicht“—

Die Schöne Guerrero, zum dritten Male gähmend:  
„Flüte! Euer Nibsen kann mir gestohlen werden.“

Sie erhebt sich, gelangweilt: Pucki giebt dem hinter Gardinen versteckten Orchester ein Zeichen, worauf die Kapelle den Fandango intoniert. Madame Guerrero lächelt, ihr Blick wird schmelzend, sie ergreift die Castagnetten und tanzt. Die Professoren Drs. Jolibois, Jolipuis und Jolipont vergessen ihre akademische Würde und tanzen mit, der erste die Matchiche, der zweite den Cake-Walk und der dritte die Liquette. Marc O'Parnell studiert am Hüftenspiel Guerrero's den Rythmus zu einem neuen Sonnett. Prof. Dr. Quaring, der sich darauf vorbereitet hatte, noch vor Abschluss der Soirée die Ballade Martin Greifs:

„O Mutter mein! O Mutter mein! Du flötest auf meinem Totenbein,“ zu deklamieren, beisst sich ärgerlich auf die Lippen und murmelt etwas von Barbaren, Byzanz und Babylon.

Nach diesem terpsychorischen Intermezzo fand dann gewöhnlich der Abschied statt. Vorher verfehlte jedoch Pucki nie, seine Gäste zu einer kleinen Privataudienz zum Igel zuzulassen.

In einem, mit goldgestickten Tapeten behangenen Zimmer liegt Isidor auf seinem Miniaturbette unter einem



purpurnen Baldachine. Pucki schlägt behutsam die Vorhänge zurück und weist mit einer zeremoniellen Gebärde auf den Schläfer, der, eine engelgleiche Seelenruhe in den Zügen, friedlich schlummert. Wie damals die Fürsten zu Fontainebleau über der Wiege des Königs von Rom, so stehen die Gäste Puckis stumm bewundernd am Lager Isidors, und wenn zufällig in der erhabenen Stille ein undiskreter Stiefel knarrt, so hebt Pucki warnend den Zeigefinger zum Mund und macht zur Ruhe mahnend: „Pscht!“ — Sodann entlässt Madame Guerrero ihre Gäste.

Und draussen in den Strassen (o ewiges Bild der Kontraste!) da toben die Wogen der Revolution. Eine wilde Anarchie war auf die Republik, mit der man es traditionsgemäss probiert hatte, gefolgt. Letztere hatte zwei Monate gedauert: zuerst waren es die Klerikalen gewesen, die als Inhaber der Präsidentschaft allmögliche Willkür getrieben, dann hatten die Liberalen eingedenk des Sprüchwortes: „Haust du meinen Hund, so hau ich deinen Hund“, Vergeltungsrecht geübt. Dazu war die Republik eine Regierungsform gewesen, an die die Lampeduser nicht gewohnt, und zu der sie schwerlich von Natur aus bestimmt waren. Während 1500 Jahren, seit dem Bestehen Lampedusens hatten die Einwohner in loyaler Weise dem jeweiligen Herrscher gedient. Während 1500 Jahren hatten die Lampeduser den Treueid auf eine Krone geschworen. Ein solcher Loyalismus lässt sich nicht gewaltsam abstreifen, und muss, nach den Gesetzen der Ver-

erbungstheorie, früh oder spät wieder zu Tage zu treten.

So erging es den Lampedusern.

Nachdem ihr erster Freiheitsdusel verrauscht war und sie sich unter dem republikanischen Regime unglücklich gefühlt, da sehnten sie sich allgemein nach einem König, der Ordnung schaffen und unparteiisch und mit Edelmut regieren sollte.

Aber woher einen König nehmen? Der letzte regierungsfähige Erbe des alten Fürstenhauses war während der Unruhen verschieden — der Tron war verwaist. Einen fremdländischen Einfluss mochten die Lampeduser nicht zulassen, namentlich ob des Umstandes, dass damals der Kaiser des Nachbarlandes fünf regierungslustige Söhne besass. Da gedachten sie des Versprechens, wodurch ihnen Pucki seinen Beistand zugesagt hatte. Ein Ausschuss des Senates, von der Hälfte sämtlicher Einwohner gefolgt, begab sich zu Pucki und bat ihn, er möge die Stadt aus ihrer misslichen Lage retten. Er, Pucki, sei Prinz, von altem Geblüte, edel denkend und reich, es stehe dem Umstande nichts entgegen, dass er aus der Hand des Senates die Lampeduser Krone in Empfang nehme und die Lampeduser unter der Egide der Freiheit und Gerechtigkeit auf lange Jahre hin beherrsche, zum Lobe Gottes und zum allgemeinen Wohl. Die Rede hatte schön geklungen, denn es waren Floskeln drin gewesen von Bismark und aus den Strassburger Kaiserreden. Sie verfehlte dennoch ihre Wirkung, denn Pucki lehnte das ehrende Anerbieten

dankend ab. Als die Lampeduser nicht nachgaben und weiter in ihn drangen, gab er vor, er habe seinem Vater auf dem Todesbette feierlich versprochen, nie über ein fremdes Land zu regieren, welche Ausflucht wir persönlich sehr erbärmlich finden, sintemalen das feierliche Versprechen am Todesbette des Vaters gewöhnlich nur von den Leuten vorgeschützt wird, die man anpumpen will. Pucki schien unerbittlich zu sein, und schon wollten die Lampeduser unverrichteter Sache wieder abziehen, da rief plötzlich im Volke irgend ein wahrscheinlich vom bösen Geiste erleuchteter Mann: „So wähle du uns einen König!“

Une alle fielen stürmisch ein: „Ja, so wähle du uns einen König!“ Pucki lächelte und winkte mit der Hand um Ruhe. Dann, als alles mäuschenstill geworden war, tat er mit lauter Stimme den biblischen Ausspruch:

„So kommet morgen wieder, und ich will Euch euern König zeigen!“

(Fortsetzung folgt.)

EUGÈNE FORMAN.

## LA DERNIÈRE NUIT DE DON JUAN.

La nuit hagarde  
Au ciel s'attarde,  
Don Juan regarde  
L'âtre enfumé,  
Et dans les flammes  
Glissent les âmes,  
Passent les femmes  
Qui l'ont aimé.

Or, Don Juan rêve:  
Longue et trop brève  
Sa vie achève  
Son cours bientôt,  
Et, dans l'espace,  
L'esprit retrace  
L'heure qui passe  
Et fuit trop tôt:

„La douleur forte  
„Ouvre ma porte,  
„La mort (Qu'importe!)  
„Entre à lents pas.  
„Mais quand j'y songe  
„Tout est mensonge,  
„Ce n'est qu'un songe. . .  
„Qui n'en est pas!

„En vain dans l'ombre  
„Maris sans nombre,  
„Don Luis sombre,  
„Lèvent le poing.

„Homme de pierre  
»A ta rapière  
„Vois, ma paupière  
„Ne cille point!

„Mais devant l'âtre,  
„Danse folâtre  
„De chairs d'albâtre,  
„De corps élus!  
„Filles novices,  
„Fillettes nices,  
„Douce blandices  
„Qui n'êtes plus!

„Mères, matrones,  
„Vierges et nonnes,  
„Duègnes et donnes  
„En ébats fous!  
„Fille modèle,  
„Puis, auprès d'elle,  
„Femme infidèle  
„A son époux!

„Beautés de rêve  
„Vers qui s'élève,  
„Flot sur la grève,  
„Mon vain désir,  
„Amours d'occase  
„Vendant l'extase,  
„Dernière phase  
„De mon plaisir!

„O farandole!  
„O ronde folle,  
„Exquise et molle  
„Comme un baiser

„Hélas! j'hésite,  
 „Ma chair s'excite,  
 „Mon cœur s'irrite  
 „Inapaisé!

„Je vois des poses  
 „D'apothéoses,  
 „Métamorphoses  
 „D'esprit en chair.  
 „O! que leur bouche  
 „Tendre et farouche  
 „Ma lèvre touche  
 „Comme un éclair!“

Et la cadence  
 Rythme leur danse  
 A l'évidence  
 De son émoi!  
 Sous leur caresse  
 Son corps se dresse  
 Rempli d'ivresse. . .  
 „Venez vers moi!“ . . .

. . . . .  
 Sonnez matines,  
 Heures lutines,  
 Cloches mutines!  
 Le rêve fuit. . . .  
 Le sol se bombe  
 Sous une tombe;  
 Sur Don Juan tombe  
 L'ultime nuit.

MARCEL NOPPENNEY.

## SANTA LUCIA. EIN BADEIDYLL.

(Schluß.)

Leutnant Schilling und Frau Kapitän Spohr fingen ein richtig gehendes Urlaubstechtelmechtel an. Was war denn dabei? Was soll man in so einem beschaulichen Badenest anders anfangen? Die ganze Seelentemperatur ist auf die Temperatur der Kurquelle gestimmt, lau, handwarm; darin plätschert es sich herum, wie in einem gemeinsamen Bad, wo man zwanglos bunte Reihe macht und Ringlein Ringlein Rosenkranz dazu singt. Die andern, die es nicht so gut haben, die sozusagen am Ufer sitzen und sich nicht in's Bad trauen, die klatschen wohl darüber, aber das hören die immer am letzten, die es betrifft, und inzwischen wahren sie sich die goldne Unbefangtheit, die wie ein Zelt sich um ihr Glück herum baut. Es gehörte nun schon zu dem eisernen Bestand der Sehenswürdigkeiten, daß man an den Tanzabenden ins Kurhaus ging, um den schlanken Leutnant und die mollige Kapitänsfrau den Big-Booth tanzen zu sehen.

Abends saßen wir dann oft noch zusammen, Leutnant Schilling, der Sohn des Hauses und ich, und tranken in einer stillen Ecke einen Whisky and Soda, der unter bestimmten Verhältnissen das einzig menschenwürdige Getränk ist.

An einem solchen Abend bekam ich auch die Geschichte der Santa Lucia zu hören.

Sie war übrigens nicht allein. Sie hatte als Pendant einen heiligen Sankt Georg. Es war schon reichlich Mitternacht, als der Sohn des Hauses den Drachentöter holte und ihn neben die Flasche Whisky auf den Tisch stellte. Er hatte schönes, wallendes Haar wie ein Siegfried, sein Lederwamms hing ihm in Streifen über die Oberschenkel und an seinen Lederstiefelchen, die bis zu halber Wadenhöhe reichten, baumelte vorne je ein zierliches Quästchen, wie bei einer Löwenbändigerin. Er stand in mutiger Haltung auf dem grün und gelb gefleckten Bauch eines Drachen, der gegen ihn eine blutrote Zunge mit einem Widerhaken zückte, und zielte lächelnd mit der Spitze seiner Lanze in die Tiefe des Rachens, der sich unter ihm auftat. Für gewöhnlich stand der heilige Sankt Georg am andern Ende des Korridors, wo ich selten oder nie hinkam, in seiner Nische und sah wie ein fader Tenor auf die Damen herunter, die da ab und zuginen.

Die Santa Lucia und der heilige Sankt Georg hatten vor langen Jahren in einer Dorfkirche gestanden, auf demselben Altar, er rechts und sie links vom Tabernakel. Ich kann mir denken, wie sie auf den schönen alten Schnörkelaltar paßten, was das für ein entzückendes Bild geben mußte, z. B. wenn die Abendsonne schief durch die hohen Fenster schien und den schönen alten Schnörkelaltar mit der schwärmerischen Santa Lucia und



dem heldenmütigen heiligen Sankt Georg goldverklärt aus den Dämmer Schatten der Kirche heraushob. Aber da kam ein gebildeter Pastor ins Dorf, der hatte Verständniß für moderne Kunst und stellte in die eine Nische ein Herz Jesu und in die andere ein Herz Mariä, beide in ihrer Art das Neueste wo man hatte.

Der schöne alte Schnörkelaltar wurde an einen fremden Juden verkauft, der ihn zu einem ebenso schönen alten Büffet umkomponiren ließ und für schweres Geld an einen Kenner losschlug. Als der Jude den Altar erstanden hatte, dingte er im Dorf einen reichen Bauern, der das schwere Möbel auf seinen Wagen laden und wegfahren sollte. Aber der Bauer hatte Religion und Lokalpatriotismus. Zu den beiden Heiligen, die der Jude in den Kauf bekommen hatte, waren jahraus jahrein für allerhand Anliegen der Dorfbewohner viele Messen gelesen worden, sie hatten sich mit dem Herzeleid aller, die so zu ihnen für sich und ihr Vieh und ihre Familie gefleht hatten, gleichsam vollgesogen, und sie durften so schnöde und kurzerhand nicht zum Dorf hinaus geschafft werden. So bedang sich der Fuhrmann als Lohn die beiden Heiligen aus und stellte sie in seine Kornkammer, damit durch sie seine Ernten gesegnet würden für und für. Da standen sie dann einander gegenüber; jahraus jahrein und machten sich stumm den Hof. Der heilige St. Georg warf sich in die Brust und machte den Schwerenöter, als wollte er sagen: „Gnädige Frau, sehen Sie, Ihnen zulieb tödte ich nun dies Drachen-

vieh und werde seinen Balg zu Ihren süßen Füßen legen. Wenn es Ihnen Freude macht, tödte ich sämtliches Drachenvieh der Welt! Oh bitte, das macht nichts, ich habe darin eine kolossale Uebung!“ Und die Santa Lucia drückte dazu die Hände mit dem papiernen Blumenstrauß auf's Herz, richtete die Augen gegen Himmel und sah aus, als ob sie flüsterte. „Aber ich bitte Sie, mein Herr, das kann ich wirklich nicht verlangen. Geben Sie nur acht, daß er Ihnen nichts tut! (Für sich). Schweig stille, mein Herz!“

So ging die verliebte Zwiesprache jahraus jahrein, und wurde nur unterbrochen, wenn jemand kam und von den goldbraunen Getreidehaufen für Haus und Stall den Bedarf schöpfte. Eines Tages kam die neu eingehiratete Schwiegertochter, die noch nie in der Kornkammer gewesen war, und wollte in der Dämmerung Hafer holen für ihr Hühnervolk. Sie sah im Zwie-licht, das durch die vorhanglosen Scheiben bläulich hereinschien, die zwei Gestalten stehen, die ihre langen Schatten über die Diele warfen. Mit einem Schrei ließ sie ihre Schlüssel fallen und sank ohnmächtig auf einen Haufen Weizen. Es lief ohne schlimme Folgen ab, aber der Schwiegervater meinte, solche Aufregungen taugten nichts für junge Frauen, und damit sich seine Schnur an den beiden Heiligen nicht nocheinmal entsetzte, schenkte er diese seinem Enkel, unserm liebenswürdigen Sohn des Hauses, der damit die schon erwähnten Nischen schmückte.

„Dolle Sache!“ sagte Leutnant Schilling, sah auf die Uhr und ging zu Bett.

Mir hatte die Geschichte von den beiden Heiligen gefallen. Ich habe eine Schwäche für Geschichten von alten Kirchenmöbeln. Sie stehen so nahe an der Seele des Landvolkes, näher als aller Hausrat. Und ich schlief ein über der Vorstellung, wie in der eichenen Brust der Santa Lucia und des heiligen St. Georg das Heimweh wohnen mochte nach ihrer dämmerigen Dorfkirche, oder nach der kräftig duftenden Kornkammer, wo sie sich nächtens beim Pfeifen und Knabbern der Mäuse ihre Liebe gestanden; wie den hallenden Korridor entlang, der sie jetzt von einander trennte, ihre Sehnsucht von einer Nische zur andern schweifte. Ich nahm ihr Bild mit in meine Träume hinüber. Ich hörte ganz deutlich, wie der heilige St. Georg behutsam aus seiner Nische herunterkletterte; seine dünnen Lederstiefel machten auf dem Boden fast kein Geräusch; von Zeit zu Zeit, wenn doch eine Diele leise geächzt hatte, blieb er lauschend eine Weile stehen. Die Santa Lucia hörte ihn kommen. Ich sah sie ebenso deutlich, wie ihn. Sie drückte noch fester die Hände auf's Herz, bog das Köpfchen lauschend vor und maß mit den Augen die Höhe, ob sie sich wohl aus ihrer Nische hinuntertrauen dürfte. Sie traute sich. Und mein Traum lauschte vergnügt dem poetischen Geflüster. Ein prosaisch veranlagter Mensch glaubt gar nicht, was sich zwei hölzerne Heilige, die lange Zeit getrennt waren, bei solch heim-

lichem Stelldichein alles zu sagen haben. Wie dumm nur, daß Träume nie bei der Sache bleiben können und alles so sinnlos durcheinanderwirren. Was hatte es z. B. für einen Sinn, daß gerade in dem Augenblick, wo die beiden Nachtschwärmer sich einen Kuß geben wollten, mit lautem Krach der Blitz in sie hineinschlug, daß sie im Nu in lodernden Flammen standen, daß plötzlich die Frau Leveque im Nachthemd und dicken Filzpantoffeln als Ebenbild der Wittwe Bolte schreiend aus ihrem Zimmer stürzte mit einer Handfeuerspritze, deren Strahl sie auf die brennenden Heiligenbilder lenkte, daß die ihr zischend den Strahl zurücksandten und sie sich mit Zetermordjo in ihr Zimmer salvirte? Aber das Rendezvous war gestört, wütend stapfte der heilige St. Georg wieder in seine Stellung, nahm seine Lanze wieder auf, gab sich einen Ruck und stieß das spitze Eisen ein paar Mal dem Drachen in's Maul. Aber der blieb unversehrt und züngelte wüthend gegen die Waffe seines Feindes. Die heilige Lucia schlich beschämt, mit verhülltem Antlitz, wieder zu ihrer Nische und bat schluchzend den Sohn des Hauses, ihr einen Fuß zu halten, damit sie sich wieder hinaufschwänge.

Andern Morgens traf ich Leutnant Schilling bei der Trinkkur und erzählte ihm meinen Traum. Er sagte nur: „Dolle Sache!“ und sah auf die Uhr, grade wie abends vorher.

Vierundzwanzig Stunden später lag er tot und blaß in dem tauigen Rasen einer Waldlichtung. Fünfzehn

Schritt von ihm stand Kapitän Spohr und hielt eine Pistole in der Hand, aus deren Mündung leichte Rauchkringeln herausschwebten und in der Morgensonne glänzten.

Sie glichen ganz den blonden Nackenlöckchen der Frau Kapitän.

BATTY WEBER.

## FEMINISME OPPORTUNISTE.

(fin)

Une titre tient rarement ce qu'il promet. Les réflexions présentées ici dans le dessin de faire pénétrer, sous une forme acceptable par la majorité, les idées féministes, ont invinciblement aiguillé vers les solutions radicales, voire anarchiques. Mais voici que la bonne fortune nous échoit de rencontrer un livre où s'affirme merveilleusement sur la question de la femme moderne cet équilibre entre la prévision de l'avenir et l'adaptation au présent, qui est proprement l'opportunisme et que nous souhaitâmes sans le réaliser.

Monsieur de Lanessan, l'auteur de „l'Éducation de la femme moderne“<sup>1)</sup> appartient, comme Paul Bert, Berthelot, Augagneur, et avant eux Condorcet à cette élite originale de savants qui achèvent leur vie en hommes d'Etat. Il suit la marche même de la nature, haussant son activité de l'étude des êtres inférieurs, plantes ou bêtes, à l'observation et au gouvernement des humains. Un hasard de personnes l'amena, l'année dernière, à faire à Luxembourg une conférence pour „l'Association des intérêts de la femme“. L'enseignement féminin est singulièrement attardé dans le petit pays de Luxembourg, les jeunes femmes s'en doutent et s'en inquiètent. Monsieur de Lanessan écouté, applaudi par un auditoire ému de la plus belle ambition, fut ensuite solli-

---

\*) Paris — Félix Alcan 1 vol. 3.50.

cité de développer en une sorte de livre-guide le système éducatif dont il n'avait pu que tracer le plan. Telle fut l'origine du présent ouvrage, „l'Education de la femme moderne.“

Monsieur de Lanessan n'est pas, à vrai dire, un féministe. Soit conviction, soit prudence, il n'envisage la femme et la nécessité de l'instruire qu'en prévision de son rôle maternel. Aussi bien, on ne voit que Paul Bert dont l'âme généreuse, courageuse et chimérique, une âme de précurseur, ait osé déclarer que la femme doit être instruite pour elle-même.

Ne cherchons pas querelle à Monsieur de Lanessan sur les principes: en fait, la hardiesse, l'ampleur et la fécondité de son programme sont pour satisfaire les plus hautes exigences. Il n'y aurait qu'à changer „elle“ en „il“ et à supprimer les e muets pour que ce bréviaire d'éducation féminine s'appliquât excellemment aux garçons. Or l'égalité dans la qualité, sinon dans la quantité d'instruction, l'identité de méthode voilà précisément ce qu'il importe d'introduire dans l'éducation des deux sexes.

Il sera facile encore de disputer sur le menu détail. Monsieur de Lanessan n'est pas un universitaire: il y paraît à la longueur excessive des textes de ses dictées et aux critiques un peu périmées qu'il adresse à divers enseignements. Il est possible qu'à l'école primaire où un maître unique doit instruire des élèves de tous les âges sur toutes les matières, il soit obligé souvent

de se borner à faire réciter, en guise de leçon d'histoire, quelques lignes d'un manuel. Il est loin d'en être ainsi en France dans l'enseignement secondaire et, à défaut des cours, il suffirait d'ouvrir les livres scolaires d'aujourd'hui pour s'apercevoir que „le fatras de menus faits et de dates, de noms de rois, de princes et de barons, au-dessus desquels ne plane aucune philosophie de l'histoire“, a été remplacé précisément par l'exposé de „ce que furent les mœurs publiques ou privées, pendant les diverses périodes de l'histoire, des productions diverses de l'esprit humain auxquelles elles donnèrent naissance“.

Cela n'empêchera point les petites filles étourdies de laisser Bordeaux aux Anglais, parce qu'elles n'ont pas écouté jusqu'à la fin. Je me rappelle, il y a très peu d'années avoir assisté à une leçon d'histoire grecque où la maîtresse décrivait simplement, agréablement la villes d'Athènes; elle montrait une photographie du Parthénon et une petite de s'écrier « Oh! j'y suis allé et il y a aussi la Madeleine, la Bastille“ Panthéon, Parthénon, les omnibus, tout cela prenait la file.

Disons encore à la défense de nos lycées français que l'enseignement du dessin, des sciences naturelles, de la géométrie, même de la géographie avec les plans en relief, aiguille résolument vers la méthode expérimentale si justement réclamée par Mr de Lanessan. Ce qui est enseigné est bien enseigné, l'est de mieux en mieux. Mais si l'Université s'améliore d'elle-même



par un progrès continu dans l'application de ses programmes, elle reste timide; la vue offusquée, devant les profonds déplacements. Pour voir la forêt, il faut en sortir. L'universitaire, traditionnel d'instinct, tenu en lisière par les nécessités professionnelles, affaissé sous le poids de l'habitude, ne peut donner ces à-coups où s'effondrent les routines vermoulues.

Sans souvenirs d'attache, M<sup>r</sup> de Lanessan tire tout son système éducatif de la préparation à la vie réelle. Il voit nos démocraties égalitaires réclamer de chacun une valeur personnelle, la santé, l'activité, la connaissance, pour les utiliser ou les réduire, des grandes énergies de la nature. Il renverse donc les proportions scolaires: à l'enseignement littéraire qui développe l'imitation, il substitue l'enseignement scientifique qui développe l'esprit d'observation — cela non seulement pour tel ou tel cycle, au choix de l'écopier, mais pour tous — et, ce qui est hardi, pour toutes. Il ose dégager l'esprit féminin de l'artificiel terreau où les plus autorisés de nos programmes, en France, ne cessent de le confiner — programmes singuliers où l'inquiétante tragédie d'Esther, l'atroce tragédie d'Iphigénie sont, des mois durant, commentées et récitées par des fillettes en voie de puberté.

Il est vrai que beaucoup n'y entendent rien: l'ennui pare au danger, ce sont des mots sur des mots. Mais elles deviennent habiles aux vaines paroles et conti-

nuent de vivre, sans s'en douter dans la franche merveille de la nature.

Quel soulagement, au sortir de ces paraphrases séniles, de voir venir enfin un libre esprit qui nous transplante en plein air. Oui, une poule qui conduit ses poussins, une ruche d'abeilles, la germination d'une pomme de terre, nous paraissent contenir une leçon de vie plus féconde que toutes ces analyses de passions et d'actions si prodigieusement hors de l'enfance. La vie inépuisable, ses formes, ses œuvres, voilà ce qu'il faut apprendre à lire et cela non par docilité de mémoire, mais d'un regard direct et attentif.

Pour la femme comme pour l'homme, dit Mr de Lanessan „une bonne méthode d'observation sera l'arme la meilleure dans la lutte pour l'existence. Elle sera aussi la garantie de l'indépendance de l'esprit et de la sûreté du jugement.“

Je souhaite aux jeunes filles du Luxembourg de voir leur enseignement, s'il s'organise, s'inspirer de ce principe. Je souhaite aux jeunes filles de France de le voir, elles aussi, pénétrer dans leurs programmes, non pour les détruire, les parties sont excellentes, mais pour en renverser les proportions et les mieux adapter à la vie.

M<sup>me</sup>. POIRIER.

Agrégée de l'Université de Paris.

## JUGENDECKE. 1)

## HEIMKEHR.

Ich floh des Tages Lärm und Not,  
 Ich sah ein goldnes Abendrot.  
 Schon schlägt mein Herz befreiter,  
 Schon wird mein Himmel heiter.

Nun fahr' ich meiner Heimat zu,  
 Sie liegt in fernen Meeren.  
 Nun fahr' ich wild und sonder Ruh  
 Und kann nicht wiederkehren.

## HERBST.

Das ist ein ödes Leben;  
 Die bunten Bäume schauern.  
 Still an den toten Mauern  
 Die feuchten Nebel weben;  
 Und Haus und Felder trauern.

Der Wolken graue Horden  
 Ziehn hin ob Berg und Hain.  
 Die Sonne mit mattem Schein,  
 Als wär sie krank geworden,  
 Kommt, weil es so muß sein.

FERDINAND HEGERMANN.

---

1) Unter dieser Rubrik werden wir von Zeit zu Zeit dichterische Versuche junger Landsleute in den beiden von uns gepflegten Sprachen veröffentlichen. Wir geben hoffentlich damit den jungen Begabungen Gelegenheit, schon an die Öffentlichkeit zu treten, ehe ihre Produktionen garz den Maßstäben genügen, die man sonst anlegen muss.

## CHARLES VAN LERBERGHE.

La mort de ce grand et génial Poète endeuille cruellement les Lettres Françaises, et c'est navrés que tous nous songeons à tant de vers sublimes qui ne fleuriront plus. . .

Bien que prévue depuis longtemps cette mort a péniblement ému tous les admirateurs du poète parfaitement pur, tous les amis de l'homme tant aimable que fut le pauvre Van Lerberghe.

Charles Van Lerberghe, né à Gand, en 1862 – d'un père flamand et d'une mère liégeoise qu'il perdit assez jeune – vécut quelque temps dans une très vieille maison, près des rives silencieuses de l'Escaut, avec sa sœur et son père. A la mort de celui-ci, Charles fut mis en pension à Ypres d'abord, puis à Gand au collège Ste Barbe, d'où étaient sortis Rodenbach et Verhæren et où il rencontra Maurice Mæterlinck et Grégoire Le Roy. A cette époque Rodenbach avait déjà une grande influence à la *Jeune Belgique*, et c'est lui qui s'empressa de faire connaître au monde des Lettres les trois poètes naissants, bientôt illustres, Mæterlinck, Van Lerberghe et Verhæren.

Dès lors les portes étaient ouvertes. – Mæterlinck publia ses *Serres chaudes*, tandis que Van Lerberghe s'affirmait soudain en un drame d'une poignance angoissante, mystérieux et hallucinant: *Les Fleureurs*, drame qui ouvrit en quelque sorte la voie au puissant Mæterlinck pour *les Aveugles*, *l'Intruse* et pour tout le théâtre de fantômes et de „marionnettes“ qu'il composa.

Mais peu à peu l'esprit de Charles Van Lerberghe s'épurait. La nuit s'évanouissait au loin et parmi les premiers souffles de l'aurore, des fleurs d'or et des rayons rosés apparaissaient à l'horizon. Les vapeurs fines d'un frais matin se dissipaient et montaient en volutes diaphanes dans les airs translucides. Et puis, ce fut l'éclosion ardente et magnifique de ce tempérament pur et instinctif d'où devaient naître plus tard, tant de si beaux poèmes, tant d'images séduisantes.

Ce n'est qu'en 1898 que parut son premier volume de vers „*Entrevisions*“, évocations fraîches et délicieuses qui reflètent la Poésie dans son essence la plus immatérielle et qui donnèrent au lyrisme un nouvel essor, plus clair et plus pur.

Van Lerberghe lui-même l'a dit : une certaine féminité empreint ses vers, venue de Botticelli. Mais ce qui les distingue aussi, c'est la saine beauté, la clarté musicale et l'harmonie délicate qui en font un souffle généreux et humain, puisé directement dans le sein fécond de la nature en perpétuelle gésine. Sa poésie émeut parce qu'elle est l'expression vibrante d'un tempérament personnel et qu'elle traduit avec une fervente intensité les sensations d'une époque, d'un jour, d'une heure, d'un moment.

C'est à Rome, dans le magnifique jardin de Torre del Gallo, d'où l'on découvre la vallée immense et toute fleurie, comme un rais de lumière et de beauté, c'est là qu'il composa son admirable „*Chanson d'Eve*“, parue en 1904 et qui lui valut les acclamations enthousiastes de l'élite intellectuelle. Et en effet, le Poète a su trouver les mots essentiels, les vocables définitifs – jusqu'à lui introuvés – pour styliser sa noble interprétation de la vie universelle.

*La Chanson d'Eve* c'est l'enfance merveilleuse et naïve de l'Humanité, c'est le renouveau éternel de la nature. C'est la jeune fille, née du désir, qui aspire à la volupté suprême de l'amour. Tout y est fleurs, rayons, parfums, douceur, tout y brille dans une même lumière . . .

En une forme souverainement plastique, souplesment adéquate aux ondulations harmonieuses de sa pensée – sa métrique est soluble dans l'air, comme sa pensée qui s'éparpille en souffles imperceptibles sur tout l'univers qu'elle enlace de frémissements amoureux – il a su enclore, en évitant toute précision brutale, tout heurt, une inspiration prestigieuse, la sublimité même de la poésie qui unit en une communion divine l'homme à la nature éternelle.

On ne peut guère le comparer qu'à Shelley, au tendre et doux Shelley qui devina l'âme subtile des fleurs.

Van Lerberghe est en même temps poète, peintre et musicien

dans ses vers. Ecoutez cette *Barque d'or*, cette chanson troublante et légendaire dont l'écho retentit lointainement dans les âmes fascinées:

Dans uue barque d'Orient,  
S'en revenaient trois jeunes filles;  
Trois jeunes filles d'Orient  
S'en revenaient en barque d'or.

Une qui était noire,  
Et qui tenait le gouvernail,  
Sur ses lèvres, aux roses essences,  
Nous rapportait d'étranges histoires  
Dans le silence.

Une qui était brune  
Et qui tenait la voile en main,  
Et dont les pieds étaient ailés,  
Nous rapportait des gestes d'anges,  
En son immobilité.

Mais une qui était blonde,  
Qui dormait à l'avant,  
Dont les cheveux tombaient dans l'onde  
Comme du soleil levant,  
Nous rapportait sous ses paupières,  
La Lumière.

En guise de délassement poétique, sans doute, le poète a écrit *Pan* „comédie divine“ en 3 actes qui fut diversement appréciée dans les journaux et dans les Revues. Cette pièce eut cependant beaucoup de succès au théâtre.

Charles Van Lerberghe avait commencé une nouvelle œuvre en prose, „*Les Aventures du Prince de Cynthie*“, à laquelle la maladie l'arracha il y a un an et demi environ et qui reste inachevée. Les

premiers chapitres de ces aventures merveilleuses ont paru dans le „*Matin de Bruxelles*“ et dans *Vers et Prose*.

Au moment de terminer cet article trop court sur le grand Van Lerberghe, il me souvient d'une belle page de Krains, où l'auteur du „*Pain Noir*“ nous parle de lui. Voici, en partie du moins :

„Ce qui frappe surtout dans l'œuvre de Van Lerberghe, c'est sa pureté, son élévation et sa perfection.

C'est un des rares artistes dont on peut dire qu'ils ont ajouté quelque chose au labeur de leurs devanciers.

Son esprit est un prisme de cristal où la vie se réfléchit en s'épurant. „*Je n'ai jamais touché aux choses*“, dit-il dans une de ses poésies et en effet il ne touche jamais aux choses. Il ne leur prend que leurs couleurs, leurs parfums et leur beauté. Et cela lui suffit pour créer un monde élyséen admirablement ordonné où la joie est mesurée comme la tristesse. On n'y pleure pas et on n'y rit point. Les personnages n'ont que des sourires d'anges et des mélancolies divines; la mort elle-même n'est qu'un passage fleuri qui mène d'un rêve à un rêve plus beau.“

Telles sont, rapidement esquissées, la vie et l'œuvre du beau Poète Charles Van Lerberghe qui, s'il avait vécu – lui-même nous l'a dit à Bouillon où il aimait aller travailler – aurait encore écrit plusieurs volumes qu'il préparait déjà . . .

Le Destin ne l'a pas voulu . . .

J. J. VAN DOOREN.

## DEUTSCHE LITTERATUR.

(MONATSRUNDSCHAU)

Am rühriqsten leitet der Berliner Verlag Egon Fleischel u. Co die diesjährige Wintersaison ein; schon liegen von ihm drei Bände auf meinem Tische und auf den Annoncenseiten der litterarischen Zeitschriften zeigt er immer wieder neue an. Er ist nicht einseitig dieser Verlag, sündigt vielmehr ein wenig durch das Entgegengesetzte: neben so vielem Ausgezeichneten bringt er in übertriebenem

Eklektizismus vieles, das nur interessant ist. Er hat immerhin im Roman die größte und vielfältigste Produktion.

Ein neues Buch von *Rudolf Huch* liegt auf dem Haufen zuoberst, „*Max Gebhard*“, ein Roman, der Roman eines Gewissenhaften, der zu innerlich lebt und aus Mangel an Stahl, an gesunder blanker Rücksichtslosigkeit zu Grunde gehen würde, wenn er nicht fast am Ende eines verfehlten Lebens, noch derb zufassen würde. Es ist ein Gezeichneter — um nicht das nichtssagende Wort dekadent zu gebrauchen — ein zum Unglück Bestimmter, der hier in Tagebuchform und mit zu schattenhafter Zeichnung der andern Personen von seinen Qualen, die hauptsächlich angeborene und künstlich gezüchtete Gewissensqualen sind, erzählt. Rudolf Huch ist der dritte von der Schriftstellerdynastie Huch, der Bruder der Ricarda und der Vetter des feinen Romanciers Friedrich Huch. Er ist Teutone und Antimodernist, etwas zu bieder und protestantisch, aber fein in der Analyse, keineswegs banal, klug und mit einem etwas saloppen, aber ausdrucksvollen Stil begabt. Man wird wegen der überwiegenden Verständigkeit durch das vorliegende Buch nur interessiert, nicht aufgerüttelt. Kein voller Kunsteindruck, aber viel weniger noch der Eindruck von Unterhaltungslektüre.

Viel reiner wirkt *Georg Wasners* neuer Roman „*Fatum*“ (ebenfalls bei Fleischel). Aber niemals noch las ich ein gutes, ein wahrhaft gutes Buch, in dem die Teile so auseinanderfallen, trotzdem sie scheinbar energisch auf einander bezogen sind. Ich bin der Ansicht, Wasner habe uns die moderne Rekonstruktion des Ödipus-Problems schenken können; abgesehen von der ganzen Unmenschlichkeit ist die Tragik des unbewußten Incests eine zu partikuläre und seltene. Der erste Teil ist sicher besser als der zweite. Ob ein Student sich gerade so benimmt wie Lenk, wenn er um eine ältere Frau wirbt, ist gleichgültig. Es gibt unter den jungen Liebesuchern sehr viel brutale und kundige Don Juans, aber die Lenks sind deshalb nicht minder wahr, wenigstens menschlich wertvoller. Und von diesem Werte trieft der erste Teil des Wasnerschen Romans. Dem Erzähler ist es gelungen, eine originale Frauenfigur zu schaffen, original



wegen der rührenden Selbstverständlichkeit, mit der sie ihren schlecht behüteten und verkannten Frauenschatz dem in Reinheit und Leidenschaft nach Liebe jagenden jungen Menschen hingiebt. So stirbt sie in der Fehle, gerade wie der Schmetterling in der Riesenblume ertrinkt, an deren Süße er sich berauscht. Sie hat einem Jüngling von starkem Lebensrhythmus die Sonne gebracht. An Fontane zu erinnern geht wohl nicht; dazu hapert es noch viel zu viel im Stil. Aber einen Hauch von dem kulturgeschwängerten Märker hat Wasner doch verspürt und ist dabei er selbst geblieben. Im zweiten Teile entzückt die Idylle, das Milieu. Der Orkan, durch welchen dem Professor die Flügel gebrochen werden, ist nur zu stark und unvermittelt. Wenn Wasner auf solch gewaltsame Wirkungen Verzicht leistet und knapper, suggestiver zu schreiben anfängt, ist ein guter Erzähler gewonnen. Und einmal einer, der außerhalb des Fahrwassers Gottfried Kellers seine Segel flattern läßt.

*August Friedrich Krause* gegenüber fühle ich mich nicht unparteiisch genug. Meine Vergangenheit hat zu viel Berührungspunkte mit dem Erleben des Helden von Krauses Roman „*Sonnensucher*“, Ich wäre versucht, diesem Kollegen einen Dityrambus zu singen, wenn ich mich nicht zweifelnd fragte: „Aber interessiert das alles vielleicht nur *dich*? Und bleiben vielleicht die andern kalt, wo du stark und freudig mitschwingst?“ Das aber darf wohl gesagt sein, daß dieser Lehrerroman alle bereits geschriebenen um eine schöne Länge überragt, daß er von spezifisch modernen Seelenängsten mehr erzählt und kündigt als viele künstlerisch bessere Bücher, und daß vielleicht nur der vierte Teil gemacht aussieht, die andern natürlich wachsen. Schön ist die Kindheitsidylle im ersten Teil, einfach schön, trotzdem der Erzähler nichts litterarisch Vollwertiges bietet. Und wahr ist das Milieu des Seminars und beklemmend aufrichtig der Bankrott vor dem Unverstand der Menge. So mangelhaft dieses Buch als Kunstwerk ist – sträflich naiv ist z. B. die Heddy-Episode – seine trefflichen Reize sind so stark, daß man es ruhig zu den guten Büchern zählen kann. Es ist sicher zu breit, zu schwatzhaft und zu bequem gearbeitet aber – ich kann nicht

dafür -- ergriffen hat es mich doch. Sogar das künstlerische Unvermögen hat mich ab und zu ergriffen.

### LUXEMBURGISCHES.

In der letzten Nummer der „Revue Luxembourgeoise“ wird die wirkungsvolle Predigt, die Herr Professor Meyers auf dem Würzburger Katholikentage gehalten, durch eine begeisterte Fußnote des Herrn M. G. eingeleitet. Diese Fußnote ist amüsan, sehr amüsan; sie sei zur Lektüre empfohlen. Indessen findet sich für uns arme Teufel nicht einmal unter unsern Mitarbeitern einer, der uns in unserer eigenen Zeitschrift so maßlos lobt. Wie schlecht muß es um uns bestellt sein! Und Schande über unsere Mitarbeiter!

Dr Grechen redet über Herrn Pletschettes Echternacher Programmabhandlung. Im ersten Absatz schon sind alle Cliches ausgeschüttet, die in der deutschen Sprache größte Gangbarkeit haben. Wie könnte es anders sein bei 11 Seiten, die über den aristotelischen Gottesbeweis zu schreiben sind. Die pastoralpädagogische Bedeutung solcher Arbeiten in Ehren; aber man könnte deren Beurteilung etwas bescheidener überschreiben, wie „Aus dem Geistesleben der Gegenwart“.

FRANZ CLEMENT.

### BIBLIOGRAPHIE.

Henri Albert. — **Frédéric Nietzsche, Considérations inactuelles.** 1<sup>re</sup> série. — Paris. Société du Mercure de France. 1 vol. 3.50 fr.

M. Henri Albert est l'un des plus fins lettrés qui soient et le connaisseur le plus autorisé et le plus averti de la littérature allemande en France. L'excellente traduction française des œuvres complètes du plus grand philosophe de l'Allemagne contemporaine, est le plus admirable monument qu'on puisse jamais élever à l'auteur de *Zarathoustra*. Sans défaillances, Henri Albert continue la lourde tâche qu'il a entreprise voilà plus de dix ans. — Traduction d'une extrême exactitude et d'une grande aisance de style, la compréhension de l'original en est facilitée aux bilingues. — Voir l'article de notre collaborateur Franz Clement. — M. N.

## LES REVUES.

**Mercur de France.** (16 nov.). De Félix le Dantec, de qui il n'est plus permis à quiconque s'occupe, tant soit peu, de questions sociales, philosophiques ou même scientifiques, d'ignorer l'œuvre, un dialogue excessivement curieux entre *M. Mesure et M. Vieilhomme ou l'Homme marionnette et la Conscience créatrice* — Dans les *Epilogues* de Remy de Gourmont, à propos de l'album de Rouveyre, cette phrase: „ On appelle maintenant un critique sévère, celui qui se refuse à être un critique complaisant.“ Voilà qui est à méditer en notre pays, où la critique n'est que le dithyrambe plat en place publique et l'éreintement mesquin sous le manteau.

\* \* \*

Dans la **Revue Luxembourgeoise** (N<sup>o</sup> 9) l'abbé Jean Thill, directeur de gymnase, s'exténue sur l'*Origine de l'Hypothèque*. J'y cueille cette phrase inaugurale: „Le Code civil . . . comprend 2281 articles et on y trouve à peine une demi-douzaine de termes empruntés à la langue des Hellènes.“ . . .

En effet, la disproportion est désobligeante!

Mais voici, selon l'auteur, la stricte liste des termes d'origine grecque employés par les rédacteurs du Code Civil: *Architecte, dol, chirurgien, pharmacien, olographe, paraphernaux, hypothèque* (le tout commenté et situé d'une façon fort réjouissante). Cette énumération à allure limitative est d'autant plus fantaisiste, qu'il n'est point nécessaire d'être helléniste ou jurisconsulte pour connaître existence et filiation d'une autre demi-douzaine (et plus) de termes employés dans le Code civil. Citerai-je de mémoire: *synallagmatique, emphytéose, authentique, antichrèse, archive, homologation, anatocisme, apothicaire, myriamètre* etc.

Faut-il, de ces omissions rigoureuses, conclure que M. Jean Thill ignore le grec? ou faut-il admettre une désastreuse incompétence juridique?

En tout cas, j'opine avec Figaro „Il fallait un calculateur, ce fut un danseur qui l'obtint!“

A propos de Code civil, on sait que Stendhal en admirait sans réserve le style. De celui-ci non plus il n'appert que M. Jean Thill ait beaucoup profité. —

Dans le même numéro, de l'abbé Wampach, des **Considérations sur l'imposition du Revenu**. M. Wampach parle avec autorité d'une matière qu'il possède. — J'en dirai autant des articles très documentés, très travaillés de M. Wolff. —

Les conférences et essais de M. Glæsener ont été édités en brochures, après insertion dans la Revue luxembourgeoise. Nous parlerons de son : *Le Romantisme et son chef*, quand aura pour son *Romantisme au théâtre*, dont ceci n'est que la première partie.

M. Glæsener ne laisse rien au hasard; il s'entoure avec soin d'une documentation précise. Son *Essai sur Sully Prudhomme*, paru au lendemain de la mort du poète, est d'une exécution trop hâtive pour accuser une grande originalité; il facilite cependant une exacte quoique incomplète compréhension de l'œuvre de l'auteur des *Vaines Tendresses*, considérée sous l'angle de la grande critique.

M. Glæsener a le mérite de mâcher la besogne à son public; écho de voix autorisées il se fait leur interprète. Trop servilement peut-être? Aussi bien faut-il considérer qu'il ne s'adresse pas à d'exclusifs lettrés. —

Quant aux anonymes exercices de versification française qu'insère parfois notre confrère, contentons-nous de trouver que cela part d'un bon naturel . . . . !

MARCEL NOPPENET.

Notre *Chronique des Revues* changeant partiellement de titulaire, nous donnerons le mois prochain notre chronique des Revues Belges, titulaire René Schmickrath — Pour la même raison au prochain numéro: Poesia, (Milan) Le Pays Lorrain (Nancy) Poésie (Castres) Le Beffroi (Roubaix) etc.

Au prochain numéro : *Memento artistique, dramatique et musical*.

## Automobilisme.

LUXEMBOURG

**Grand Garage** — Boulevard Royal. Téléphone 23.  
Georges Saur, Ing. des Arts et Manufactures, Propriétaire.

**CONFISERIE NAMUR**  
RUE DES CHARBONS LUXEMBOURG



SALON DE CONSOMMATION  
THÉ ——— CHOCOLAT ——— CAFÉ



Véritable  
**LIQUEUR BERNARDINE**



de l'Hermitage Saint-Sauveur

**ROSIERS** PRODUCTION ANNUELLE  
2,000,000 DE ROSIERS  
CATALOGUES & BROCHURES  
□ GRATIS & FRANCO SUR DEMANDE □

**GEMEN & BOURG** CULTIVATEURS DE ROSIERS  
LUXEMBOURG (G.-D.)

HORS CONCOURS

Paris — St. Petersburg — St. Louis — Milan — Turin —  
Marseille — Anvers — Bruxelles — Berlin — Liège — Londres

# COMPAGNIE DE BRUXELLES

SOCIÉTÉ ANONYME

Pour l'assurance à primes contre l'incendie

Fondée en 1821

DIRECTION

GÉNÉRALE

52, rue Royale

Bruxelles



DIRECTION

pour la Grand Duché  
de Luxembourg

Charles Schintgen

Place Joseph, No. 3  
Luxembourg

Fonds de garantie de la Compagnie fr. 9,967,585

VALEURS ASSURÉES :

Deux milliards cinq cent soixante-dix-neuf millions.

La compagnie assure contre l'incendie et le feu du ciel, contre les dégâts provenant de l'explosion du gaz et des chaudières à vapeur. Elle assure la valeur des bâtiments, mobilier, marchandises, bestiaux et récoltes.

Elle assure aussi la responsabilité des locataires, le recours des voisins et le recours des locataires contre les propriétaires.

Les primes ont été établies aux taux les plus modérés, les polices sont claires et précises.

—○— LIRE —○—

Le Mercure de France  
Le Pays Lorrain  
Vers et Prose



La Belgique artistique  
et littéraire  
Le Beffroi  
Poésies.



Zur Lektüre empfohlen :

März  
Neue Rundschau



Die Gegenwart  
Süddeutsche Monatshefte

Die Schaubühne

# FLORÉAL

REVUE MENSUELLE D'ART ET DE LITTÉRATURE  
MONATSSCHRIFT FÜR KUNST UND LITTERATUR

3, Place d'Armes, Luxembourg

paraît le 1<sup>er</sup> de chaque mois  
sur 64–96 pages

erscheint am 1. jedes Monats  
64–96 Seiten stark

---

Littérature — Poésie — Théâtre — Art  
Philosophie — Histoire — Sociologie  
Critique — Lettres françaises, allemandes et luxembourgeoises  
Bibliographie

---

La rédaction laisse chaque rédacteur indépendant et seul responsable  
de ses articles.

---

Collaborateurs réguliers: — Regelmässige Mitarbeiter:  
MM. Franz Clement — Eugène Forman  
Joseph Hansen — Marcel Noppeney — Paul Palgen  
Batty Weber — Nicolas Welter

---

Abonnements	1 an. 1 Jahr.	6 M.	3 M.
Abonnementspreise	10 fr.	5 fr.	3 fr.

---

FLORÉAL ne publie que de l'inédit.

## TARIF DE LA PUBLICITÉ DANS FLORÉAL

UNE PAGE .....	75 Fr.
UNE DEMI PAGE .....	40 "
UN $\frac{1}{3}$ DE PAGE .....	30 "
UN $\frac{1}{4}$ DE PAGE .....	25 "
LA LIGNE.....	5 "

Ces prix s'entendent pour une année, douze fascicules,  
tirés chacun à 600 exemplaires minimum.

# LES CAVES

## DE LA SOCIÉTÉ ANONYME DU CASINO DE LUXEMBOURG

offrent aux connaisseurs

le plus grand choix de Vins

**des meilleurs crus**

**de France, de la Moselle, de la Sarre et du Rhin**

à des prix défiant toute concurrence.

---

SPÉCIALITÉ DE VINS

PROVENANT DES VENTES PUBLIQUES DE TRÈVES

GRANDS CRUS DE BORDEAUX (Mise du Château)

BOURGOGNES — CHAMPAGNES

---

S'adresser à l'ÉCONOME DU CASINO

ou directement à la COMMISSION DES VINS.

---

### QUELQUES CRUS RECOMMANDÉS:

Médoc 1900.....	la bouteille fr.	1.15
Margaux 1897.....	”	2.00
Moulin-à-vent 1900.....	”	1.75
Hermitage 1899.....	”	3.75
Périntet & fils 1895..	”	10.25
en paniers pris à Reims, 7 fr.		
Georges Goulet 1900.....	”	11.25
Wormeldange A 1904.....	”	1.15
Piesporter 1904.....	”	2.10
König Johannberger 1904.....	”	3.00

---

Envoi sur demande du catalogue complet.